6e ANNÉE, N° 340. — MERCREDI, 19 NOVEMBRE 1851.

ON S'ABONNE:

A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal, à Galata.
Dans les Villes de Province, à l'Agence des Paquebots français.
A MALTE, chez M. G. Muir, libraire.
A MARSEILLE, chez Mr Prévot Camoin.
A LONDRES, chez MM. James Genin et Son Foreign Newspaper Office, 9, St Ann's Lane, general Post Office.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

CONSTANTINOPLE..... un an, 8 colonnes.
6 mois, 4 »
PROVINCES ET ETRANGER un an, 9 »
6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

Au ligne..... 5 piastres de O.-S.
Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

AVIS.

MM. les souscripteurs au Journal de Constantinople, *dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi de cette feuille.*

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 19 Novembre.

Le *Morning-Chronicle*, dont nous disions dernièrement qu'il était un peu quinteux, met presque du zèle, de l'empressement à publier les lettres qu'on lui envoie d'Alexandrie, et qui sont peu favorables, cela va sans dire, à la conduite de la Sublime Porte. Par quel motif? Nous n'avons pas à le dire, puisque tout le monde le sait. Mais nous dirons que le *Morning-Chronicle* et d'autres journaux avec lui ont cherché à embrouiller ce qui, fort naturellement, devait se débrouiller par la raison et le droit. La feuille anglaise n'a pas même su résister au vilain désir de faire remonter son blâme, en cette occasion, jusqu'aux représentans des grandes puissances, sans en excepter celui de sa nation. Leur tort assurément est fort grand: ils n'ont pas pensé comme lui sur les difficultés passagères d'administration qui s'étaient élevées entre le gouvernement impérial et Abbas pacha. Ce n'est pas tout: relativement à la nature de ces difficultés, voici ce qu'le *Morning-Chronicle* dit d'après son correspondant d'Alexandrie:

« Quand on voit ce que le Tanzimat, ce nouveau Code ottoman, a fait de la Syrie; quand on voit le brigandage et l'assassinat régner sur toute la côte, il est juste de penser qu'une semblable législation n'est être impossible à l'Egypte avec le concours des puissances européennes. Si le pacha est obligé de la subir, nous sommes sûrs qu'avant un an, les Européens ne pourront plus voyager en sûreté dans le pays. »

Nous ne perdrons pas notre temps à réfuter longuement ces lignes dont chaque mot est une erreur; nous avons plutôt voulu les reproduire pour faire voir jusqu'où peut aller la passion et l'esprit d'injustice. En effet, est-ce que personne ignore, excepté peut-être le *Morning-Chronicle* et son correspondant d'Alexandrie, que le Tanzimat est et sera toujours la plus grande gloire du règne de Sultan Abdul-Medjid; que c'est par cette nouvelle loi que les abus disparaissent tous les jours de l'Empire; que la justice s'étend partout; que la condition des populations chrétiennes s'est considérablement améliorée, et qu'enfin la Turquie a pris sa place dans l'œuvre de la grande civilisation. Et c'est pourtant en présence de tant et de si grandes choses, qu'on parle de la Syrie (n'y a-t-il pas là un regret mal déguisé?) qui ne fut jamais dans une situation plus heureuse et plus tranquille qu'aujourd'hui, comme d'une terre dévastée par le brigandage et l'assassinat! Pardonnez leur, bon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils disent. Nous ne nions pas la bonne volonté d'Abbas pacha pour l'amélioration des intérêts dont le Sultan lui a confié l'administration; mais nous sommes sûrs qu'il y parviendra d'autant plus sûrement, qu'il se conformera toujours aux magnanimes intentions de son Souverain, ce qui est assurément sa pensée; et de cette façon, bien mieux que de toute autre, la pitoyable prophétie du correspondant ne se réalisera d'aucune sorte, et les européens pourront continuer à voyager en Egypte avec autant de sûreté que sur tous les autres points de l'Empire.

Nous croyons pouvoir dire, sauf erreur, que c'est le *Lloyd* autrichien qui, le premier, a mis en circulation en Europe la nouvelle de l'insurrection des Wahabites dans les villes saintes de Médine et de la Mecque, où, disait-on, ils avaient commis toutes sortes d'horreurs, ainsi qu'on l'a vu dans le petit article de réfutation que nous avons publié dans notre précédent numéro.

Aujourd'hui nous lisons dans ce journal: « Des lettres de Constantinople et d'Alexandrie ne confirment pas la nouvelle de l'attaque de la Mecque et de Médine par les Wahabites. *Le fait paraît douteux.* » En admettant que des lettres aient d'abord *affirmé* ledit fait, ce qui paraît bien plus *douteux* que le *fait* du Lloyd, il nous semble que, du moment que des lettres postérieures venues de divers endroits, ne *confirmaient* rien, la feuille autrichienne aurait dû employer un adjectif moins timide que celui dont elle se sert, pour démentir la nouvelle qu'elle a propagée un peu trop à la légère. Reconnaître une erreur, et surtout l'avouer sans détour, c'est le propre des gens bien élevés: nous regrettons qu'en cette circonstance le *Lloyd*, qui doit être étranger à nous ne savons quel calcul qui pousse certains journaux de l'Autriche à débiter, depuis quelque temps, de fausses nouvelles sur la Turquie et à en mal parler, l'ait oublié. Un demi-aveu, n'est qu'une demi-franchise, qui annule le mérite qu'on veut se donner en reconnaissant un tort. L'entière sincérité seule honore. On voit bien que le *Lloyd*, s'il a cru à l'insurrection des Wahabites, n'y croit plus aujourd'hui. Dans ce cas, il était plus simple, plus honorable de dire: *le fait est controuvé.*

C'est sans doute par un simple effet du hasard, mais depuis quelque temps, comme nous le faisons remarquer plus haut, on dirait que Vienne est le centre de toutes les mauvaises nouvelles, les nouvelles fausses, bien entendu, qui courent sur le compte de la Turquie. Ainsi, tout dernièrement, le bruit courait dans cette capitale, fort rapidement grâce aux journaux qui s'y impriment sans trop craindre la censure quand il s'agit de l'Empire Ottoman, le bruit y courait, disons-nous, que la banque d'Angleterre avait refusé d'escompter les traites de la banque impériale de Constantinople. Il n'y avait pas un mot de vrai dans cette nouvelle, et il a été on ne peut plus facile à l'ambassadeur de la S. Porte à Vienne de le prouver. Dire ces choses lorsque la situation financière de la Turquie s'améliore tous les jours au sud de tout le monde, c'est être plus que médisant. On doit vouloir du bien a ses alliés, et l'Autriche est l'alliée de la S. Porte; à ce titre, nous désirons que ses finances ne soient jamais plus embarrassées que celles de la Turquie, et que son crédit soit toujours aussi solide que celui de la banque de Constantinople.

Il est une branche de l'industrie agricole dont la culture contribuerait puissamment à l'accroissement de la richesse de l'Empire ottoman; nous voulons parler du coton. Le coton est originaire de l'Orient, comme le fait remarquer M. Jonesco dont nous publions un article intéressant sur cette plante productive, et cependant ce n'est pas l'Orient qui en tire le plus de profit; elle y est cultivée certainement; mais l'Amérique a acquis dans cette culture une supériorité que tout aurait dû concourir à assurer à la Turquie. Le Sultan avait bien compris de quelle importance était la culture du coton pour son empire qui aurait pu, dans quelques années, faire une concurrence sérieuse à l'Amérique et lui disputer l'honneur et le bénéfice d'approvisionner de ce produit brut la France et l'Angleterre. D'immenses sacrifices ont été faits par le Sultan pour la création d'un établissement destiné à l'amélioration de cette culture; mais le succès n'a pas répondu à ces sacrifices.— Cependant le noble souverain n'a pas abandonné cette pensée, et on peut espérer qu'un jour la Turquie, qui cultive, du reste, le coton et en a envoyé à Londres des échantillons appréciés, atteindra le but que s'est proposé le Sultan et ajoutera à sa richesse cette branche si productive et si importante.

M. Jonesco décrit les diverses espèces de coton et trace la manière dont la culture doit en être *faite* dans l'Empire Ottoman, selon la nature du sol, les diverses températures et la position topographique:

LE COTON.

Les ressources que trouvent les hommes pour la satisfaction de leurs premiers besoins dans les êtres qui couvrent la surface de la terre sont bien loin d'être épuisées. Nous pouvons même avancer que le petit nombre de plantes que l'homme a utilisé jusqu'à présent est excessivement restreint lorsqu'on le compare à l'immensité de celui qui reste à conquérir. Que sont, en effet, le lin, le chanvre et le coton à côté des autres plantes textiles, comme, par exemple, l'agave d'Amérique, l'apocin de Syrie, l'asclepiade de Syrie, l'apocin chanvre d'Amérique, l'abouteion de l'Inde, l'ortice d'Espagne, la mauve de Corse, la mauve de Syrie, le mûrier à papier de Chine, l'ortie de Tartarie, l'ortie de Camtchatka, le genet d'Espagne et une foule d'autres plantes filamenteuses? Aux plantes cultivées pour nous abriter contre les intempéries se joignent les produits des animaux domestiques, la laine, les poils, la soie; la nature inerte fournissait même autre fois les fils de l'aminthe. En nous en tenant seulement aux plantes textiles généralement cultivées, nous reconnaissons que les nombreuses variétés de lin, de chanvre et de coton sont loin d'être toutes connues et introduites dans la culture en grand. Et, pour ne prendre cette fois que le coton, nous remarquons encore que le produit de cette belle plante de la famille des malvacées a donné naissance à une industrie qui est la plus vaste et la plus riche du monde; elle présente de nombreuses variétés groupées autour de plusieurs espèces dont le nombre même n'est pas encore bien fixé par les botanistes les plus célèbres qui adoptent depuis 6 jusqu'à 29 espèces de coton.

Le coton, originaire de l'Orient, croît spontanément dans les contrées les plus chaudes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Bien que sa culture s'étende dans les trois parties de l'ancien monde qui constituent l'Empire Ottoman, ce n'est pas ce pays qui en tire le parti le plus avantageux. L'Angleterre, dont le climat et le sol se refusent à sa culture, est arrivé à en former la base d'une industrie surprenante. Il n'est pas dans l'histoire du commerce, dit un de mes collègues de l'école de Roville dans son ouvrage sur la France et l'Angleterre comparées, de plus prodigieux exemple de progrès, dans la production et la vente d'un produit, qui puisse égaler celui qui nous est offert par le coton. L'Angleterre dont les achats augmentent d'année en année, a acheté, en 1835, selon M. Moreau de Jonnès, 625,475,000 kilog. de coton. Dans ce pays, 600 millions de kilog. représentent les produits fabriqués une valeur de 3 milliards de francs. Ainsi, avec une importation en coton d'une valeur de 1 milliard, l'Angleterre parvient à fabriquer pour 1 milliard de tissus destinés à sa consommation intérieure et pour 2 milliards de tissus exportés.

Le coton ne peut être cultivé que dans les climats où il ne gèle pas, et cependant c'est le pays où il gèle qui sait en tirer parti. Que serait-ce si le pays où la culture du coton est possible s'avisait un jour de se mettre à fabriquer? Dans le nouveau monde, la culture et la fabrication du coton marchent de front de manière à faire la concurrence à l'Angleterre; mais si nous séparons ces deux industries, nous trouvons l'Amérique en présence de l'Orient; là comme ici on cultive le coton. La température des contrées à climat chaud fait du cotonnier une plante vivace et ligneuse sous la zône torride et une plante annuelle et herbacée sous la zône tempérée où il ne peut pas souffrir de gelée.

Par cette condition climatérique indispensable à la culture du coton, l'Orient peut être dépositaire et fournisseur de cette matière brute, à moins que l'Amérique ne lui enlève cette ressource, comme elle l'a fait du café. Le café ne peut aussi réussir que dans les localités où la température est chaude. L'histoire du café peut donner des avertissements utiles à la production du coton. L'usage de l'infusion du café a été long-temps réglé en Orient. C'est au milieu siècle que Soliman aga en apporta au roi de France; c'est en 1654 que l'arménien Pasqual ouvrit le premier café à Paris. Peu à peu l'usage en devint universel; tel a été l'accroissement de la consommation du café qu'aujourd'hui, en Europe, d'après M. Boussingault, elle dépasse chaque année 300 millions de kilog. La plus grande partie du café consommé par les européens vient de l'Amérique; et cependant il n'y a guère plus d'un siècle qu'il est cultivé dans le nouveau monde. Les orientaux eux-mêmes, au lieu d'en produire toute la quantité nécessaire, en empruntent aux Amériques!

Par le temps qui court, une idée ne demande pas des siècles pour mûrir; ce que l'Amérique a fait pour le café dans un siècle, elle peut le faire en six mois pour le coton et une foule d'autres plantes indigènes de l'Orient. Aussi tous les hommes d'expérience, de science et de haute position, dans l'intérêt qu'ils portent à l'Orient en lui conseillant de s'occuper de la production des matières premières. Elles seules peuvent assurer la richesse, la puissance et la durée de l'Empire Ottoman. Poser ainsi la question de la production agricole, c'est prétendre à la suprématie du coton, parmi les autres herbacés, et obtint son autorisation pour cultiver cette plante dans toute la vallée du Nil. Aussi avec la substitution d'une espèce de coton à une autre ou avec le changement de semence, Méhémet Ali pacha a fait tout ce qu'il a pu et tout ce qu'il a remarqué à l'Exposition universelle de Londres qui nous sans aucun doute de bien hautes conséquences. L'Empire ottoman doit se mettre à l'œuvre, et son œuvre de salut consiste dans l'exploitation intelligente de la terre; car de toutes les branches de l'industrie, il n'y a que celle-ci qui harmonise les circonstances économiques et commerciales avec la position géographique et le caractère national. On pourra envoyer de Londres, si la nouvelle que nous avons apprise est vraie, des caisses mieux faits, plus élégants et moins chers que ceux de Constantinople; mais jamais aucun pays ne pourra produire la laine et la viande, le pain, le vin à aussi bon marché que la Turquie. Ce beau et magnifique pays a encore l'avantage de produire des matières brutes inconnues ailleurs; comme, par exemple, l'arachnis et surtout le carthame dont les fleurons donnent la couleur de la gaude jaune, les fleurs la couleur rouge de la garance, et la graine une huile excellente pour l'éclairage et la nourriture. Si, parmi toutes ces plantes qui ont été justement appréciées à l'Exposition de Londres, on ne s'est occupé en Orient que de l'amélioration du coton, cela prouve encore du progrès. L'établissement fondé dans ce but par le Sultan qui a fait des sacrifices sans égal dans l'histoire de l'industrie, ne marchait pas selon les idées de l'auguste souverain; mais l'idée est restée dans cette tête réorganisatrice qui finira par trouver le moyen de la rendre réellement utile à la pratique générale du pays. Henri IV envoya des vers dans l'introduction du mûrier en France; cependant à force de persévérance, la France a été dotée de cet arbre pris à l'Orient; il en sera de même pour l'Empire Ottoman où, d'ailleurs, le coton est cultivé; il ne s'agit que d'en améliorer et d'en augmenter les produits.

L'homme dont les lumières égalent son dévouement à la splendeur du trône ottoman, voyant des restes de graines de coton dans l'établissement fermé, et s'étant convaincu que cette graine conserve pluisieurs années la faculté germinative, l'envoya dans plusieurs provinces de l'Empire au moment même où toute son activité était nécessaire à la réunion des produits que l'Empire Ottoman expédia à l'Exposition de Londres. L'expérience d'Ismaïl pacha a complétement réussi, les résultats du produit obtenu par cette graine sont évidents. La finesse et la beauté du coton ont été appréciées par les organes officiels du ministère d'agriculture de France et par tous ceux qui en ont vu les échantillons.

L'place avait bien raison de dire dans son système du monde que les idées les plus simples sont presque toujours celles qui s'offrent les dernières à l'esprit humain. Car c'est là précisement que nous en sommes dans les moyens à adopter pour répandre et améliorer la production du coton dans toutes les provinces de l'Empire Ottoman. Il n'y a pas même possibilité d'excuse ce qui a fait déjà pour atteindre ce but; car, lorsque la science est arrivée à mettre en axiômes les idées simples et les moyens peu dispendieux, il n'est plus nécessaire de se jeter dans les recherches des choses compliquées et de faire des efforts et des dépenses inouies en théoriciens.

Sans entrer dans de longs détails sur les résultats obtenus dans la culture en général par le changement des semences ou par l'introduction de nouvelles espèces de plantes, nous espérons porter la conviction dans les esprits en choisissant deux exemples pour les deux faces de la même question et en les prenant même dans deux provinces de l'Empire Ottoman. Le baron Jucherenau de St-Denys, dans son histoire de l'Empire Ottoman, indique le moyen simple pour l'amélioration de la culture d'une plante. En Egypte, dit-il, le cotonnier n'est cultivé en grand que depuis 1821. Mais, dans cette année, il était déjà une branche fécrieure et peu recherchée dans le commerce. M. Jumel, négociant français, avant remarqué dans le jardin de Méhémet Ali pacha, au Caire, quelques cotonniers arbustes qui, venus des Indes, étaient employés comme objets d'ornement, recommanda au pacha d'en semer le coton. Le pacha y alla de ses graines hérbacés, et obtint son autorisation pour cultiver cette plante dans toute la vallée du Nil. Aussi avec la substitution d'une espèce de coton à une autre ou avec le changement de semence, Méhémet Ali pacha a fait tout ce qu'il a pu et tout ce qu'il a remarqué à l'Exposition universelle de Londres qui nous sans aucun doute de bien hautes conséquences. L'Empire ottoman doit se mettre à l'œuvre, et son œuvre de salut consiste dans l'exploitation intelligente de la terre; car de toutes les branches de l'industrie, il n'y a que celle-ci qui harmonise les circonstances économiques et commerciales avec la position géographique et le caractère national. On pourra envoyer de Londres, si la nouvelle que nous avons apprise est vraie, des caisses mieux faits, plus élégants et moins chers que ceux de Constantinople; mais jamais aucun pays ne pourra produire la laine et la

(1) Une autre opinion qui paraît plus juste que celle de M. Jucherenau attribue l'introduction du coton arbuscéen en Egypte, à un derviche, qui en apporta quelques graines des Indes. Ce graines semées dans le jardin du Teké, produisirent des arbres si beaux, que Méhémet Ali pacha en fut émerveillé et ordonna la culture de cette espèce dans toute la vallée du Nil.

FEUILLETON.

THÉATRE ITALIEN-NAUM.

SAPPO,

OPÉRA SERIA EN TROIS ACTES,

DE MAESTRO PACINI.

Parlons sérieusement aujourd'hui: le vent, la pluie, le froid, tout nous invite, et l'excuse du soleil n'est plus de mise. Maintenant que le ciel nous défend d'user plus long-temps de ce vain prétexte et de rejeter sur le ciel l'hesitation que nous avons mise à faire de la critique sévère, nous déclarons que, fidèle au mandat qui nous a été confié, nous remplirons courageusement notre mission. Avons-nous dit *mission*? Au fait, nous sommes dans notre droit: les révolutions qui pullulent sur le globe ébranlaire depuis un certain nombre d'années, ont fait beaucoup de bien et beaucoup de mal; mais, entr'autres mauvaises choses, elles ont rafraîchi la *mission sociale*. Chacun a maintenant sa mission sortie ici-bas; c'est une rage: les métiers cessent, les missions commencent. Les tailleurs ont la mission sociale de vêtir l'humanité, les cordonniers de la chausser, les cuisiniers de la nourrir, les chanteurs de l'étourdir. Verdi de l'abuse, etc...etc. Pourquoi n'aurions-nous pas la notre? Par exemple, nous serions fort embarrassés de la définir, c'est égal, en vertu du droit qu'a la porte *on achète en entrant*, nous devons en avoir une, et, nous le répétons, nous y serons fidèle.

Sapho, nous parlons de l'ancienne, celle qui disputa à Alcide la couronne des jeux olympiques, est pour *mission* de chanter par ses vers amoureux la Grèce, cette *missionnaire* de l'avenir et des arts, et de fournir à tous les poètes ses successeurs un sujet inépuisable de drames, d'odes, de tragédies, d'élegies dont la nomenclature occuperait les dix colonnes de ce feuilleton, si notre *mission* nous autorisait à la faire. Sapho a-t-elle jamais existé? On l'ignore. Selon la fable, il y en aurait eu deux, la Muse couronnée et l'amante de Phaon; mais, en général, on les confond ensemble, et c'est la rivale d'Alcée qui aima le Lesbien Phaon. C'est elle que Lamartine n'a pas dédaigné, après tant d'autres, de chanter dans l'admirable élegie que vous connaissez:

L'aurore se levait, la mer battait la plage;
Ainsi parla Sapho debout sur le rivage.

Et près d'elle, à genoux, les filles de Lesbos
Se penchaient sur l'abîme et contemplaient les flots.

C'est elle qui remplit sa patrie du bruit de son faite et de sa gloire; qui, repoussée par l'ingrat Phaon, fit le saut de Leucade pour se guérir de son amour; qui a laissé enfin à la postérité quelques vers et un hymne à Vénus.

Cette Sapho est une belle figure antique, et surtout une figure poétique. Aussi, et par cela même qu'elle prête éminemment à la poésie, estelle fort difficile à traiter; beaucoup y ont échoué; mais les rares des uns n'ont pas dégoûté les autres, et il est élos de ce type unique une foule de variantes plus ou moins belles. Dernièrement enfin, au mois de février, bien après, par conséquent, la *Saffo* de Pacini qui date d'une dizaine d'années, l'opéra français vu apparaître une nouvelle Sapho, musique de M. Gounod, paroles de M. E. Augier. De la musique nous n'en parlerons pas, pour une foule de raisons: la première, c'est que nous ne l'avons pas entendue... nous nous en tiendrons à celle-là. Quant aux paroles, nous les avons lues, et si le libretto n'est pas plus à nous les points de vue, nous pouvons dire qu'il abonde en situations dramatiques, et qu'il renferme de charmans vers, entre autres la chanson que soupire nouchalamment un jeune pâtre sur la falaise, au moment où Sapho, maudite par Phaon, le bénit, adresse ses derniers adieux à la nature et se précipite dans l'abîme consolateur. Cette chanson est si fraîche et d'une couleur si antique que, bien qu'elle soit un hors-d'œuvre dans ce feuilleton, nous ne pouvons nous empêcher de la citer; ce sera, du reste, grâce à la place qu'occuperont ces huit vers, huit lignes de critique de moins à adresser à nos artistes. Il est vrai que nous avons la ressource de remplacer la quantité par la qualité. Voici ces vers:

Brout-z le thym, brouter, mes chèvres,
Le serpolet avec le thym....
La blonde Aglaé, de ses lèvres,
Touche les miennes ce matin;
Et j'attends que Vénus se lève
Pour la rejoindre sur la grève.
Brille enfin, étoile d'amour,
Et dans les cieux étoile le jour.

Qu'en dites-vous, M. Salvadore Cammarano? M. Cammarano n'a qu'une préoccupation; il tient absolument à reconnaître une famille à Sapho; aussi son poème ressemble-t-il plutôt à un acte notarié qu'à un libretto. Après cela, peut-être M. Cammarano a-t-il lui aussi, retrouvé dans des fouilles faites à trois pieds sous terre quelques vieux et précieux documents qui prouvent péremptoirement l'existence de la famille de Sapho; peut-être son libretto n'est-il qu'un mémoire en vers adressé à une académie quelconque, un hommage rendu en musique à la science archéologique.

Vous avez sans doute oublié l'intrigue intéressante de ce libretto qui fut représenté, il y a six ans, sur l'ancien théâtre de Pera; si vous l'avez oublié, tant pis. Tant pis, car Mlles Cominotti et Morandi et M. Avignone interprétaient parfaitement la partition de Parini. Nous allons donc vous remettre en mémoire le moyen adroit dont use M. Cammarano pour créer un père et une sœur à Sapho; si vous voulez bien même, nous suivrons la marche de ce *deus-ex-machina* libretto; nous nous y retrouverons mieux et vous aussi.

La scène ouvre par l'entrée un peu bruyque d'Alcandre, prêtre d'Apollon à Leucade, que chassent hors du Cirque plusieurs milliers de... maîtres indignés. Sapho vient de faire une sortie contre le culte du *jouet de Leucade* et de lancer l'anathème contre les prêtres qui vivent aux dépens des auteurs; la jeunesse Grecque qui n'a qu'un goût probablement fort modéré pour ce genre de guérison homéopathique, a pris fait et cause pour la belle insprée, et malmène Alcandre. Celui-ci, blessé vivement dans son..... amour propre et dans ses intérêts, jure de faire payer à Sapho son intempestive philippique et de lui prouver la vérité de ce vieux proverbe: « il ne faut dire: fontaine, je ne boirai pas de ton eau. » A cette fin, il inspire de la jalousie au beau Phaon qui adore Sapho (encore une nouveauté puisée à la même source). Phaon reproche à son bien-aimée et s'en va au saut de Leucade épouser Clymène, fille d'Alcandre, considérant sans doute ce remède contre son amour comme bien préferable à la médecine gymnastique. Sapho désespérée s'en vient aussi à Leucade et tombe au milieu des préparatifs de la noce. Alcandre triomphe; Phaon ne se trouve pas à son aise et aimerait mieux, à tout prendre, faire le saut (sans calembour). Malgré les larmes, le désespoir de Sapho, Alcandre marie les deux fiancés, et Sapho, qui dans un mouvement de colère bien légitime, a culbuté l'autel, se voit expulsée, comme Alcandre le fut du Cirque, mais avec tous les égards dus à son sexe et à sa gloire.

Sapho est dans le temple d'Apollon, au milieu du collège des aruspices. Elle fait amende honorable de son emportement irrévérencieux, et, sur le point de faire à son tour le fameux saut qui lui inspira jadis une si vive et si poétique indignation, elle prête serment par-devant le grand-prêtre qui triomphe encore plus, jure de se precipiter, sans regarder derrière elle, du haut du rocher fatal, et décline ses nom et prénoms, sa patrie, sa demeure. Mais voyez un peu: Sapho croyait s'appeler Sapho, fille d'Ipsée, résidant à Lesbos, et nous aussi, nous le croyions, et Alcandre, et Phaon, et la Grèce, et le monde entier. Pas du tout: c'est M. Cammarano qui nous l'apprend par la bouche d'un vieux Grec qui se trouve là à point, Sapho s'appelle Aspasie, fille d'Alcandre, enfant perdue et trouvée, reconnaissable à une amulette suspendue à son cou et portant l'image d'Apollon à Leucade. Le signalement est positif; Sapho est bien la fille de son ennemi le grand-prêtre. Alcandre voudrait bien la soustraire à son malheureux sort; mais elle a juré, les aruspices ont inscrit son serment: la mer attend sa proie. Du reste, Sapho ne tient que médiocrement à la vie et sait fort peu de gré à M. Cammarano de la famille qu'il lui envoie; cette famille ne peut que lui servir à recevoir ses derniers adieux et à écouter l'épithalame qu'elle chante du haut de son rocher à sa sœur Clymène. L'heure sonne; Sapho s'avance sur la falaise, au milieu de ses parens et de ses amis éplorés; en fille qui connaît cependant ses devoirs, elle se fait bénir par son père, unit Clymène et Phaon et se lance dans l'abîme.

Ne trouvez-vous pas avec nous que le spectacle de Sapho, seule, abandonnée, mentant, sans un bras pour la soutenir, sans une voix amie pour